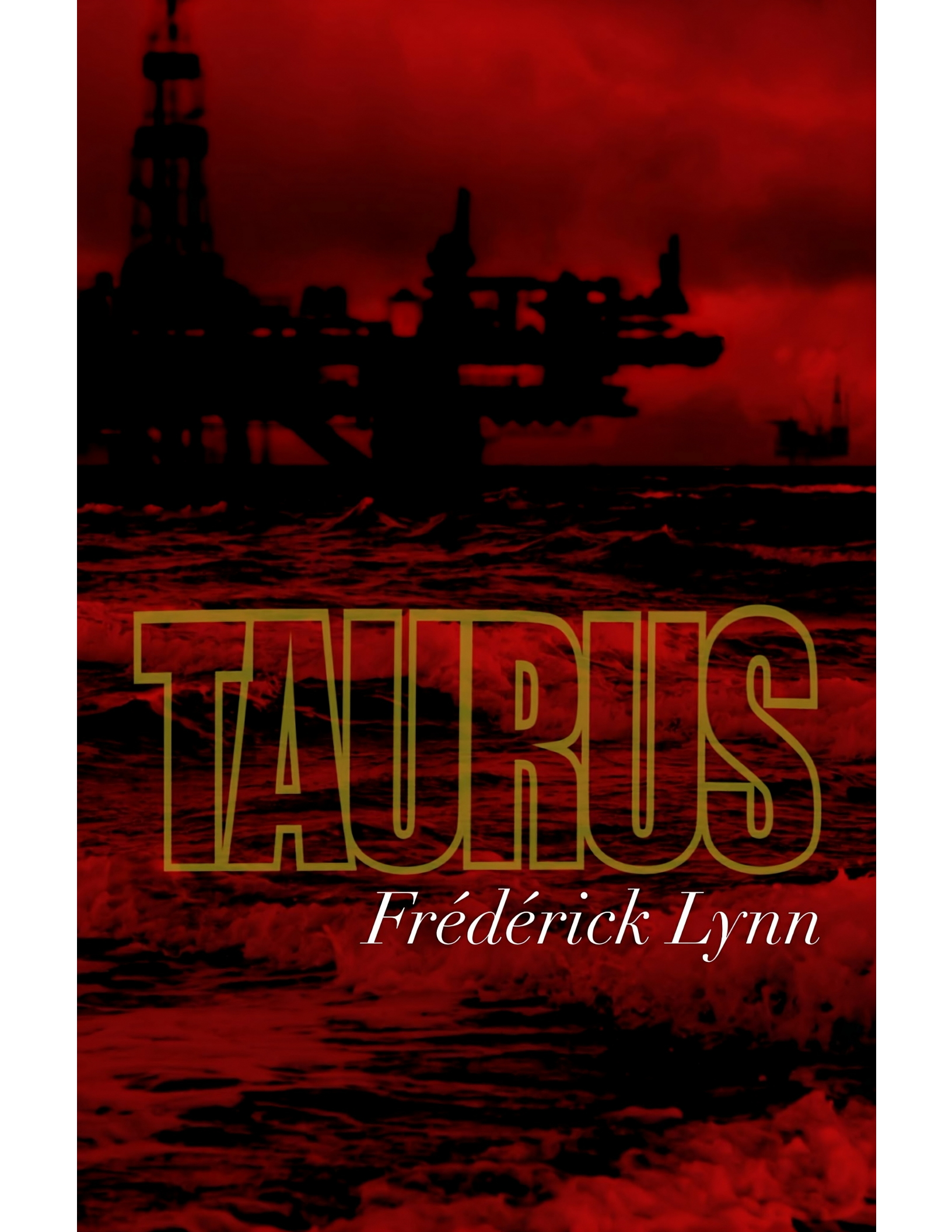




TAURUS

Frédéric Lynn

Frederick Lynn

Taurus

© Frederick Lynn, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9750-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Bonjour.

Jetons un coup d'œil à l'enfance trop longue et confuse de *Taurus*.

Nous sommes en 2017. Je vis aux USA et je bosse de nuit. Un week-end parmi tant d'autres. Passablement claqué, mais pas assez pour dormir. Profitant de l'air du soir, je me retrouve assis devant un ordinateur. Par envie de me distraire, j'ouvre Word et commence à écrire l'histoire et une tonne de notes. Comme ça, pas sérieusement. (je lis pas mal, écrire me paraît donc un passe-temps tout naturel). En quelques dimanches, je me retrouve rapidement avec une ou deux centaines de pages, auxquelles s'ajoutent des fiches persos, un plan scénaristique et des notes diverses et variées.

Juste avant de commencer, je viens de revoir l'intro de « Abe's Odissey¹ », qui m'avait fortement impressionné lorsque j'étais gosse. *Taurus* est visuellement basé sur *Rupture Farms*. Inutile de chercher des significations tarabiscotées au nom des persos et aux détails du genre « qu'a-t-il voulu dire par là ? ». Rappelons que je n'écris pas alors sérieusement. Besoin d'un nom pour un perso principal ? Je lève les yeux sur le documentaire que j'ai mis en pause et réduit dans un coin de mon écran. Il traite du Kosovo. Du coup, « Miliça ». Faut pas chercher plus loin.

Ça dure quelques temps, jusqu'à ce que je me trouve d'autres préoccupations. *Taurus* disparaît dans mes dossiers.

Un peu plus tard, suite à toute une série d'imprévus, me voilà en France. Nous sommes environ fin 2018 ou début de 2019. Quelques ennuis de santé non négligeables me laissent un peu perdu et d'humeur médiocre. Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire de ma vie. Il est un peu tôt pour prendre ma retraite.

Par désœuvrement, je parcours le contenu d'une clé USB retrouvée dans mes affaires, et tombe sur l'ébauche de *Taurus*. Pas mal, il y a deux ou trois idées intéressantes. Pourquoi ne pas terminer ? Je me débrouille de mieux en mieux avec un clavier, le moral à zéro et rien d'autre à faire. Ça vaudra mieux que de végéter en ruminant. Et puis ça tombe bien, écrire des romans est l'un de mes vieux rêves de gosse. Au-delà, m'efforcer de compléter l'histoire tout en restant délimité par ce qui a déjà été écrit, voilà qui constituerait un exercice intéressant,

en plus d'un défi non négligeable.

Malheureusement, je commets peu de temps après l'erreur quasi fatale de jeter un coup d'œil sur la variété incroyable du rayon SF, dans la librairie la plus proche. Mon désarroi est important. J'en déduis immédiatement qu'il me sera impossible de ne pas plagier accidentellement des livres que je n'ai pas lus. Si et quand c'est le cas, je présente mes profondes et sincères excuses à leur auteur, en me rassurant sur le fait que ça s'est passé à mon insu (!). Tout de même, ça me titille l'esprit et je n'en dors plus.

Un peu de temps passe : je me résous tout de même à reprendre le projet, tout en me jurant de ne pas lire de SF contemporaine avant que *Taurus* ne soit terminé. « Contemporaine » : l'essentiel de la SF que j'ai lue (au début de mon adolescence) consistait en de petits bouquins au papier pulpeux bordé d'encre rouge, écrits pour la plupart entre les années 1950 et 1970, publiés à *J'ai lu* ou *Le livre de poche* et conservés par mon père dans des cartons au grenier. Le reste se compose essentiellement de romans en anglais, assez mastocs (plus de 400 pages en moyenne, sur un papier fin, avec des couvertures souples).

J'alterne l'écriture avec de longues heures passées à fixer le plafond sans penser à rien. Le premier jet est tout de même achevé courant 2021 (?). *Taurus* continue de sauter de malchance en imprévus. Problèmes informatiques, cafouillages divers, impossibilité de ceci, difficultés pour cela. Par conséquent, nouvelle déprime, je me charge moi-même de relire, avançant au rythme d'un escargot gériatrique. J'éprouve la prémonition funeste que je ne serai jamais débarrassé de ce livre. Rien que l'évocation des personnages ou de l'histoire me donne la nausée.

D'autres projets d'écriture m'enthousiasment plus. Comme *Le fil d'Ariane* (publié avant *Taurus* : hasard, puisqu'il a été écrit bien après). *Taurus* était devenu une sorte de devoir scolaire particulièrement déplaisant. Je m'étais posé une date butoir : fin novembre 2023. À moment-là, tant pis, on rend les copies... Boum, nouveaux imprévus matériels et problèmes techniques. De mon côté, je m'enthousiasme pour autre chose.

J'auto-publie tout de même *Taurus* une première fois, sous forme d'e-book. Problème de taille : le livre n'a pas de jolie illustration de couverture (le truc le plus déterminant aujourd'hui). Autre imprévu ; en e-book, le texte fait environ 300 pages de plus que le fichier Word.

Je ne vends quasiment rien. Je retire donc momentanément l'e-book de la

vente, pour prendre le temps de traiter des problèmes de fond et de forme.

Tant pis pour une énième relecture/critique thématique : s'il se trouve ici ou là des incohérences, des trous narratifs inévitables, des contradictions... Cela sera à porter à mon ardoise. Comme les inévitables coquilles (ça m'apprendra à pondre des textes longs. Après *Le fil* et *Taurus*, je viserai bien plus court, promis !)

Faire une nouvelle maquette, cette fois avec une couverture. Imprimer physiquement *Taurus*, mais aussi le remettre en ligne (c'est-à-dire au format e-book). Sponsoriser, faire de la pub...

Curieux et encourageant ; lors des dernières relectures, je me surprends à apprécier un tant soit peu les persos, les ambiances, le fond de l'intrigue, etc. Tout imparfait que soit ce livre, dont la première partie, traduite tant bien que mal d'une pensée en anglais, souffre peut-être d'une écriture « saccadée », plombée par les erreurs de jeunesse, écriture moins fluide que celle du *fil*, il se trouve finalement que j'aime *Taurus*. Là encore, c'est l'un de ces « romans que j'aimerais avoir dans ma bibliothèque » (comme l'est *Le fil*).

L'intrigue de *Taurus* s'avère riche, complexe et surtout, éclectique.

De surcroît, elle comporte en vrac les empreintes diverses et variées que m'a laissées la SF consommée durant mon enfance et mon adolescence. Romans, BDs, films, jeux, quantité incalculable et infinie d'autres choses...

Vu l'accélération de l'histoire, beaucoup des délires sociologiques et technologiques évoqués dans *Taurus* n'auront pas besoin de plus d'un siècle pour s'accomplir, mais d'à peine quinze ou vingt ans. Peu importe.

On ne sait jamais. Peut-être que ce petit roman banal vous plaira.

Bonne lecture.

Frédéric Lynn

We gotta get out of this place If it's the last thing we ever do

We gotta get out of this place

Girl, there's a better life for me and you

The Animal

I

— Darius, s'il te plaît, réveille-toi.

Ses yeux se forcèrent à s'ouvrir. La vision quelconque projetée sur l'écran de ses paupières s'évanouit dans la lumière crue des néons.

— Il est six heures trente, j'espère que tu as passé une bonne nuit.

— Ta gueule, marmonna-t-il.

Il ouvrit la bouche et cligna des yeux, essayant de se rappeler son rêve, mais ce dernier s'était bien sûr évanoui dès que la voix robotique de Yana l'avait tiré du sommeil, l'arrachant du songe pour le ramener dans son petit appartement. Comme à chaque fois qu'il arrivait à rêver, d'ailleurs. Le réveil sonne, les songes disparaissent. Les matins, Darius ne désirait rien tant qu'étrangler Yana. Ce n'était malheureusement pas possible : elle n'était qu'une voix venue avec le logement, détail du même cerveau artificiel standardisé et simpliste accompagnant son contrat de travail et son bail, esprit éthéré qui contrôlait les serrures de la boîte à chaussures dans laquelle vivait Darius, les lumières, le jet de sa douche, préparait ses repas, tirait la chasse derrière lui.

Six heures trente : en route.

Darius accomplit le même mouvement qu'il répétait inconsciemment chaque matin depuis huit ans : il se dressa sur son séant, pivota sur le côté, étendit les jambes et les plia pour qu'elles touchent le sol. Les week-ends, il avait droit à deux heures de sommeil supplémentaires, mais son horloge interne le lui interdisait. Le mouvement était d'ailleurs exactement le même.

Les plantes de ses pieds claquèrent le sol de plastique et il s'autorisa quelques secondes de plus, clignant des yeux, rassemblant ses neurones vagabonds, se grattant le menton. Il avait beau se raser tous les jours, sa peau retrouvait chaque matin cette sensation de papier de verre qu'il détestait. Elle ne l'avait pourtant jamais embêtée autrefois, n'apparaissant qu'après deux ou trois jours de négligence. À présent, une nuit suffisait. *Tu as trente et un ans, plus vraiment un jeunot. De quoi t'as bien pu rêver ?*

— Je ne sais pas, Darius, répondit Yana d'un ton qui se voulait sympathique et concerné, ne parvenant pas totalement à l'être.

Il se rendit compte qu'il avait posé sa question à haute voix. Il parlait de plus en plus tout seul, à voix haute. Cela l'effrayait un peu. Trente ans, c'était quand même un tantinet tôt pour ça. Si c'était déjà le cas, qu'est-ce que ça serait quand

il serait vieux ? Bon, mais de quoi avait-il bien pu rêver, au juste ?

Impossible de s'en souvenir. Son réveil était comme d'habitude : peu enthousiasmant. Ses yeux étaient gonflés, sa tête tournait un peu, sa langue semblait être un bout de carton, son haleine était... du matin, il n'avait pas trop l'impression de s'être reposé. Presque une « gueule de bois » comme on disait autrefois, quand ces barbares absorbaient régulièrement et oralement des quantités incroyables d'alcool authentique. Mais Darius ne buvait que peu (et sûrement pas en semaine. Tant mieux : l'alcool est mauvais pour l'organisme, paraît-il). Il secoua la tête automatiquement dans l'espoir d'éclaircir ses pensées, ce qui était évidemment complètement absurde.

Il avait un moment envisagé de consulter un psy (un vrai, pas un robot) mais il n'y en avait pas dans le coin, puis ce genre de service était un luxe financier qu'il ne pouvait se permettre souvent, de toute façon, il savait déjà que l'autre lui dirait qu'il « s'agissait d'un résidu de son stress journalier » et le renverrait chez lui avec une ordonnance et plein de crédits en moins sur son compte bancaire. Encore un peu plus de chimie lourde dans le sang. Merci bien, passivement, inconsciemment ou socialement, il en absorbait déjà assez comme ça. Résultat probable : il dormirait peut-être plus profondément, mais se sentirait encore plus déboussolé et pâteux au réveil.

Darius acheva de se mettre debout. La pièce tournoya un instant autour de lui. Il ferma les yeux, les rouvrit. Tout était redevenu normal. Les murs gris-bleu s'étaient stabilisés. Bon, ce n'était pas trop mal. Au moins, ce matin, il marchait droit. Lors de ses pires réveils, son équilibre était si mauvais qu'il devait s'appuyer au mur.

— Yana, télé.

Un mur s'alluma et commença à déverser des couleurs, des formes mouvantes et des images diverses. C'étaient d'habituelles pubs alternées de courts-métrages criards et qui ne cédaient la place qu'à des documentaires chiantissimes ou à d'autres émissions désespérément vides. Heureusement, le son était coupé. L'écran et les boosters s'acquittèrent de leur boulot, le débarrassant un peu plus des restes insaisissables de son sommeil et de son rêve oublié.

Un très rapide bulletin météo. Il n'avait jamais compris en quoi un bulletin météo pouvait être utile. L'appartement n'avait qu'une petite vitre doublée, en plastique, en haut d'un mur, dans le coin et il n'avait pas besoin d'y jeter un coup d'œil pour savoir qu'il faisait moche dehors. Sur Taurus, il ne pouvait faire que moche. Depuis 8 ans qu'il était arrivé, le ciel n'avait jamais changé. Noir la

plupart du temps. Rouge sombre en journée ou quand le ciel n'était pas trop chargé. Quand il pleuvait, pas de vent, quand il ventait (la plupart du temps), pas de pluie : voilà, à quoi bon un bulletin météo ? Pas besoin de ça pour savoir que Taurus était un trou perdu désagréable et sans intérêt.

Il fit un geste léger geste de la main. La salle de bains s'alluma et la porte glissa de côté. Il préférait inconsciemment faire les choses à l'ancienne ou utiliser les commandes vocales (même s'il n'aimait pas trop parler à Yana) plutôt que d'utiliser son implant mental. L'idée de quelque chose, même banal et insignifiant, implanté dans sa boîte à penser suscitait toujours chez lui un léger sentiment de dégoût et une envie de se gratter furieusement l'intérieur du crâne ou de s'essorer le cerveau (ce qui était, bien sûr, physiquement impossible).

La lumière était plus forte que dans le salon. Elle tombait à la verticale, allongeant l'ombre de ses sourcils, de son nez, de la moindre de ses rides, des imperfections de sa peau, transformant ses pores en cratères et les embryons de poil sur ses joues en tapis touffu et gris, donnant à Darius un teint encore plus crayeux et malsain qu'il ne l'était en réalité. Il se contempla quelques secondes puis laissa ruisseler le contenu de sa vessie dans le bol de métal.

Borborygme. L'eau gargouilla dans le bol. Il entra dans le sarcophage vertical de la douche, commanda l'allumage du jet. Encore tiède, l'eau du bol amorça le reste. Recyclage. Simple, efficace, économique. Il songea avec amusement que l'humanité si éclairée en était venue à se doucher là avec ce qu'elle éliminait. Alors que l'eau coulait, il pensa aussi à la façon dont ce cercueil nickelé se replierait et disparaîtrait à demi après qu'il aurait fini de s'en servir. Plongée dans un espace foncièrement inaccessible et inconnu, un gouffre de vide plus ou moins large entre deux blocs de matière métallique ou plastique, un fragment de dimension parallèle au milieu de... Les rares fois où il était suffisamment bourré, il ressentait une crainte lointaine et animale de tous ces creux, ces vides de soudure, ces interstices noirâtres, plus ou moins grands, fins, bicornus et innombrables. Il se voyait rapetisser à la taille d'un insecte, tomber dedans. Et là, comme un objet oublié, il resterait à jamais, gravé, capuchon de stylo avalé par les entrailles froides et artificielles. Il y prendrait la poussière. S'il avait de la chance, peut-être que des archéologues l'y découvriraient dans quelques milliers d'années. *Sur l'image V, nous pouvons admirer un bel exemplaire de Darius de l'an... magnifiquement préservé.*

Mais non, la douche ne ferait que se replier, tout bonnement, comme il était logique qu'elle le fasse. Quelques minutes plus tard, « propre », rasé et habillé, il s'assit devant le plateau fumant apparu à table alors qu'il se lavait.